



VOL. I.—No. 59.

MONTREAL, JEUDI, 29 SEPTEMBRE, 1870.

ABONNEMENT \$2 50  
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

Ceux de nos abonnés qui ne gardent pas la file de notre journal, nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les Nos. 9, 10, 11, 18, 19, 20, 33, 34, 35.

#### LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nous donnons aujourd'hui les portraits des membres du nouveau gouvernement et du comité de défense. La plupart de ces hommes sont connus de nos lecteurs. Trochu, Jules Favre, Crémieux, Arago, Garnier Pagès, Grévy, Picard et Gambetta, sont les plus remarquables. Quelques-uns, malgré leur violente opposition au gouvernement de Napoléon et leurs discours révolutionnaires, sont des hommes modérés que l'expérience a dû instruire. Ils ont besoin de prudence et de sagesse dans les circonstances critiques où se trouve la France, pour se faire pardonner ce que leurs adversaires appellent une usurpation du pouvoir. Presque tous députés de Paris et représentant des idées républicaines qui dominent dans cette grande ville, on ne peut prétendre encore, qu'ils soient les représentants de la France. On saura d'ailleurs dans quelques semaines l'opinion des provinces appelées à former l'assemblée constituante.

Une élection, lorsque l'ennemi est aux portes de Paris! C'est une anomalie extraordinaire, une position fâcheuse. Dès les premiers jours du nouveau gouvernement, on a crié à la tyrannie, à la domination de Paris, et l'élément révolutionnaire lui-même n'a pas tardé à élever la voix et à discuter la légitimité du nouveau pouvoir.

Que fera le nouveau gouvernement au milieu des éléments discordants qui vont éclater de toutes parts, entre les idées monarchiques d'un côté et les passions révolutionnaires de l'autre.

La France déchirée, désarmée comme un navire battu par la tempête, s'en allait à la dérive. Ils ont saisi le gouvernement au milieu de la stupeur générale et ont entrepris de sauver ce glorieux débris.

Dans une situation si désespérée, on s'attache au premier venu qui offre une planche de salut, le naufragé saisit la première main qui se présente.

Mais les sentiments ne tardent pas à changer, lorsque l'homme qui a sauvé le navire en détresse, l'avait, par son imprudence, jeté dans le danger. Or, il n'y a pas longtemps encore, des protestations violentes reprochaient à ces hommes des théories dangereuses pour l'honneur et la conservation de la France, et on leur disait qu'ils portaient la responsabilité des désastres de la nation.

Les passions se taisent un moment en présence du danger, au milieu des malheurs de la patrie; on marche aveuglément, tête baissée, au-devant de l'ennemi. Mais quel embrasement lorsque bientôt, dans quelques jours peut-être, tous ces éléments s'entrechoqueront.

Vienne une faute, un désastre, un malheur.—et l'explosion aura lieu. Ce sera un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant qu'ils seront plus ou moins heureux, mais la chose arrivera.

Les Français attendront-ils au moins que l'ennemi soit loin du sol de la France pour régler leur compte entre eux? Il faut l'espérer, mais le contraire est possible.

La guerre civile à l'intérieur et les Prussiens aux portes de Paris! Quelle horrible pensée! Et pourtant les hommes d'aujourd'hui ne tomberont pas comme les autres sans se défendre; mieux vaut leur laisser la place libre jusqu'à nouvel ordre. Rochefort est là, il fait des barri-

cadés en ce moment à l'intention des Prussiens, il n'hésiterait pas à s'en servir contre ceux qui voudraient lui ravir le pouvoir. Le peuple qui lui a ouvert les portes de la prison et l'a porté en triomphe, se battra pour lui dans les rues de Paris pendant que les Prussiens en bombarderaient les murs. Et pourtant, croit-on que les Bazaine, les McMahon, les Rouher, les Cassagnac, les Trochu même, pourront consentir à supporter la domination des Gambetta et des Rochefort?

Pour résumer notre pensée nous dirons que la république ne peut pas durer et qu'elle ne tombera pas sans effusion de sang, sans disputer le pouvoir à ceux qui voudront le lui enlever, qu'ils soient bonapartistes, bourbons ou orléanistes.

La victoire même, si elle était possible, ne sauverait pas la république, car elle ne détruirait pas les rancunes, les passions, les craintes et les ambitions liguées contre elle.

Ces déductions, ces résultats terribles nous paraissent naturels, basés sur les faits, sur l'histoire.

L. O. DAVID.

#### DÉMONSTRATION A MONTREAL EN FAVEUR DES BLESSÉS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Dimanche dernier avait lieu à Montréal une troisième assemblée en faveur des blessés de l'armée française. Les Canadiens-Français ont noblement répondu à l'appel fait par le comité à leur patriotisme et à leur charité. Le résultat a été satisfaisant au point de vue national et matériel. M. de Lorimier avait été chargé dans deux occasions précédentes d'adresser la parole à la foule et il s'en était acquitté avec un succès digne de son talent et de son caractère.

Dimanche dernier au rond St. Jacques, MM. McCoy, L. O. David, Chapleau, Mahan et Duvert prirent la parole.

M. McCoy parla le premier en anglais et en français, il eut de bons mouvements au sujet des sympathies qui devaient unir le Bas-Canada et l'Irlande en faveur de la France.

M. Chapleau, appelé par la foule à grands cris, exprima en quelques mots avec le feu et les expressions heureuses qui le caractérisent, des sentiments pleins d'énergie et de patriotisme.

M. Mahan, avocat de Boston et major pendant la guerre américaine dans un régiment irlandais, fut introduit à l'assemblée par M. Duvert. C'est un des meilleurs orateurs que nous ayons entendus sur un *husting*. Le feu, le geste, la voix, l'entraînement, les idées et les sentiments, il a tout pour captiver un auditoire et l'enthousiasmer. Il fit un éloge magnifique du rôle de la France dans le monde et répéta plusieurs fois que sa ruine serait un malheur pour le monde entier. Il souleva des tonnerres d'applaudissements, lorsqu'il s'écria qu'il avait combattu pour la république américaine et que son bonheur maintenant serait de combattre à la tête de son régiment sous le drapeau français, qu'il était heureux d'avoir travaillé pour le gouvernement qui le premier avait reconnu la république française.

Voici à peu près les idées exprimées par M. L. O. David :

M. le président et messieurs. Comment parler lorsque l'âme est oppressée? L'homme ne parle pas dans les grandes douleurs, en face par exemple d'une mère agonisante sur un lit de souffrance. Il se tait, ou répond par

des sanglots à ceux qui l'interrogent. Eh! bien, c'est ce que j'éprouve en essayant de parler aujourd'hui des malheurs de notre mère-patrie.

Pourtant ces milliers de Canadiens Français réunis en cet endroit pour manifester de si nobles sympathies, offrent un spectacle plein de grandeur et d'inspirations: c'est un témoignage éclatant que dans ses triomphes comme dans ses malheurs la France trouve ici des cœurs fidèles et généreux.

Il y a deux mois à peine une nouvelle terrible traversait le monde et le frappait de stupeur; la guerre était déclarée entre les deux nations les plus guerrières de l'Europe. Quel spectacle! D'un côté la Prusse ivre de succès et de gloire, et confiant ses drapeaux à un million d'hommes braves et aguerris; de l'autre, la France, le front ceint de huit siècles de victoires, et courant à la frontière comme une trombe; la France exaltée par les souvenirs immortels de son histoire, et heureuse de pouvoir enfin étouffer le glas funèbre qui depuis cinquante ans redit à ses oreilles ce mot lugubre: Waterloo!!!

La France devait triompher facilement dans cette lutte, de un contre un, elle qui tant de fois avait vaincu l'Europe coalisée. C'était là le vœu et l'espoir de tous les cœurs Français. Mais le Dieu des batailles en avait décidé autrement. Un cri de douleur s'échappait au bout de quelques jours de toutes les poitrines françaises, la France avait été battue et l'ennemi triomphant poussait ses flots retentissants sur le sol de la France.

Les Français ont été battus. . . . les Prussiens s'avancent . . . . combien de fois ces paroles foudroyantes ont retenti douloureusement dans nos âmes? Combien de fois en proie au désespoir nous avons refusé de croire à tant de désastres?

Mais la France n'était donc plus la France? Ses soldats n'avaient donc plus dans les veines le sang des vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Sébastopol et de Magenta! On disait cela, mais heureusement on avait tort. La vérité éclata. La France avait été trompée, trahie, peut-être.

Ceux qui la gouvernaient lui avaient dit qu'elle était prête. . . et elle ne l'était pas; qu'elle avait sept à huit cent mille hommes sous les armes, des munitions et des vivres en abondances. . . et elle manquait de tout cela. Ses soldats, ah! ils étaient toujours les mêmes; on les avait envoyés à la boucherie, et ils n'avaient pas reculé. Ils étaient un contre quatre, un contre six, un contre dix; ils manquaient de vivres et de munitions, ils étaient commandés par des hommes imprévoyants, présomptueux. . . . Qu'importe? il fallait soutenir l'honneur du drapeau, barrer le chemin aux Prussiens avec des montagnes de cadavres, ils acceptèrent le sacrifice; mourir en tuant le plus de Prussiens possible fut leur motto.

L'historien qui parcourera les champs de bataille témoins de l'héroïsme de la France dira:—ici 8,000 Français luttèrent pendant douze heures contre 80,000 Prussiens;—là ils étaient 35,000 contre cent cinquante mille; à côté, là, 40,000 contre 180,000. Et lorsqu'il pensera à ces héroïques régiments, se jetant, tête baissée, dans une mort certaine pour retarder la marche de l'ennemi et sauver les débris de l'armée, lorsqu'il aura raconté tous ces actes de bravoure et de dévouement sublime, il ajoutera enthousiasmé:—le soldat français est encore le premier soldat du monde.

Et cependant malgré ce sang versé, malgré ces deux